

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

ULYSSE

CHAMPREPUS, JACQUES DE

Tragédie — 1603

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

PÉNÉLOPE	18 rép.	PALLAS	4 rép.
ULYSSE	17 rép.	EUMÉE	4 rép.
TÉLÉMAQUE	14 rép.	PHILÈTE	3 rép.
LAERTE	10 rép.	ARLANGIN	2 rép.
UN MESSEGER	6 rép.	PANARETE	2 rép.
TÉLÉGON	5 rép.	FLORIDAN	2 rép.

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	15
ACTE III	26
ACTE IIII	35
ACTE V	42

ACTE I

[I]

Ulysse, Arlangin, Panarete, Floridan, Pallas.

ULYSSE

Hé ! Grands dieux, quel soleil chamarré de lumière
Vient sur mes yeux, brillant d'une rouge crinière,
Et de neuf traverser les étages des cieux,
Me faisant voir encor ces miens champs gracieux,
Et les rochers cambrés des montagnes d'Ithaque, 5
Après avoir flotté sans esquif et sans barque.
Bien que j'aie passé un océan d'ennuis
À l'oeuvre de Bellone, et les jours et les nuits,
Cela ne m'est plus rien puisque mes terres croches
Me soutiennent parmi de leurs plus hautes roches. 10
Dieu vous gard donc, citer, bastilles et châteaux,
Dieu vous gard, ravelins, boulevard et créneaux.
Je vous salue aussi, puissants dieux tutélaires,
Qui m'avez garanti des fatales misères.
Sus, beau séjour natal, reçois ton nourrisson, 15
Et autant que pourras fais retentir son nom.
Lui seul a mérité le vert chapeau d'olive,
Lui seul l'a conquêté, d'une main non oisive,
Et lui seul l'a reçu, pour avoir, plus rusé,
Les Laomédontins a bravement abusé. 20

Ni les murs d'Ilion artisés par Neptune,
 Ni Simois enflé, ni son onde importune,
 Ni les Troyens armés, ni Mars, ni sa rigueur,
 Ni le bruit, ni le sang, n'ont tins son mâle-cœur.
 Malgré le vieil Priam, malgré tous ses gendarmes, 25
 Lances, épieux, boucliers, camisades, vacarmes,
 Malgré Troïle, Hector, ai-je pas à leur dam
 Surpris et affronté Rhésus, et tout son camp ?
 Comme quand un sanglier a l'oreille disposte,
 Oit tran-taner un cor, près sa relente grotte, 30
 Hérissonne son poil, vire, tourne ses pas
 Vers la meute aboyante, et la culbute à bas,
 Tout ainsi j'ai foulé leur tête acravantée
 Sous mes pieds indomptés, semblable au fort Antée.
 Ce fils de Jupiter, ce vaillant Sarpedon, 35
 Chersidamas, Thoas, Alcandre, Ceranon,
 Et tant d'autres guerriers, sentirent bien mes forces,
 Quand le Palladion je ravi par amorces.
 Si vous vîtes jamais un dogue Albionnois
 Guerroyer les chevreux par les sentes des bois 40
 Et les presser si fort, et de pied et de tête,
 Qu'ils lui servent enfin de curée funeste,
 Croyez qu'en cas pareil, j'ai d'un bras vigoureux
 Cargué les Phrygiens, aux armes courageux.
 Atterrés de mes mains, dessus la terre dure, 45
 Ils servaient aux corbeaux et aux chiens de pâture.
 Combien de paladins qui princes, qui héros,
 Allèrent rendre hommage à l'infernal Minos ?
 Combien de cavaliers, favoris de Bellonne,
 Churent sous le ciseau de la parque félonne ? 50
 Car le nombre des morts fut si grand, si épais,
 Que les poteaux d'enfer croulaient dessous le faix.
 Maintes fois je brossais entre les longues piques,
 Frappant et renversant les phalanges Troïques,

Qu'on entendait partout les rages, les fureurs, 55
 Des gendarmes mourant sous le fer des vainqueurs,
 Avec un tintamarre, et qui passait des grues
 Et des oies au long col les criardes venues.
 Ai-je pas fait paraître au fils de Télamon
 Que j'étais plus que lui en vertu et renom, 60
 Lorsque je remportais par mon docte langage
 D'Achille Pelion le gentil équipage ?
 Osant me prévaloir de science et de fait,
 Que j'étais capitaine et orateur parfait :
 Dont Ajax fut confus devant les deux Atrides, 65
 Assistés des Barons et princes Argolides.
 Après ces beaux exploits le siège étant levé,
 Je m'abandonne au flot, à l'instant élevé.
 J'aborde en Ciconie, et delà calant voile,
 Je m'en viens droit surgir, sans phare et sans étoile, 70
 Aux fins de la Sicile, et puis l'horrible port
 De Circé me reçut, que parvenant au bord
 De l'Océan chenu, je fais un sacrifice,
 Je descend aux enfers, je reviens devers Circé,
 Circé qui transforma mes compagnons féaux 75
 De sa verge sorcière, en sales animaux,
 Et pour les emphiltrer, marmonnait à voix basse
 Plusieurs enchantements à l'entour de sa tasse.
 La laissant, ô grands dieux ! connus-je pas les voix,
 Connus-je pas les chants des filles d'Achelois ? 80
 Et lorsque ma cohorte offensa Phaetuse,
 Saccageant ses troupeaux, las ! Fus-je pas (ô ruse)
 Contraint de me sauver sur le mat du vaisseau,
 Bouleversé, lassé des bourrasques de l'eau ?
 Tandis que Calipso me tint en Ogygie, 85
 Et voulut de nectar m'entretenir la vie.
 Néanmoins tout cela, le Dieu olympien
 N'eut plutôt envoyé l'oiseau Cyllénien,

Qu'un vent paisible et doux empoupa mon navire.
Je traversais les mers, où la bouillonnante ire
De Neptune j'endurai. Las ! c'était fait de moi,
Sinon que Leucothé, contemplant mon émoi,
Me présenta un ais, dessus lequel j'arrive
Calment aux sablons de la Pheaque rive.
De là, chers compagnons, vous m'avez amené.
Voici, voici le port par les dieux ordonné,
Mais si jamais j'ai eu quelque désir (ma troupe)
Le premier c'est de voir ma femme Pénélope.

90

95

ARLANGIN

Sire, après tant de maux que vous avez portés,
Après tant de labeurs que vous avez domptés,
Vous êtes en repos, vous avez récompense
D'avoir tant fatigué par une patience.
Ainsi toujours les vents ne font sauter la mer,
S'avoisinant des cieux, à force d'écumer,
Et toujours Jupiter dardant son vite foudre,
Les sourcilleuses tours ne veut réduire en poudre.

100

105

ULYSSE

Tant que les fleuves tors en la mer rouleront,
Que les pâles jumeaux les cercles porteront,
Soit qu'ailleurs, soit qu'ici tant soit peu je m'arrête,
Toujours me souviendra de votre Reine Arète :
Mais quoi, est-ce Morphé qui coule lentement,
Attiré, d'aile d'or, en mon entendement ?
Est-ce point l'air marin qui fait que ma paupière
Baisote l'autre, ainsi que ma tête guerrière
Se laisse ores gagner ? Hélas ! Combien de fois,
Les armes sur le dos, j'ai résisté aux lois
De ce Dieu sommeilleux, et puisqu'à l'abordée

110

115

Il me rende pantois, dessus ma terre aimée,
En sorte qu'il me faut malgré moi reposer,
Pour essayer un peu mes esprits accoiser.

120

PANARETE

Faut-il que l'Ithaquois, après tant de vacarmes,
D'escarmouches, d'assauts, de combats et d'alarmes,
Soit désormais dompté par un sommeil flateur ?
Faut-il que la vertu d'un prince belliqueux
S'acasane si tôt, contre son fort courage,
La terreur des Troyens, leur perte et leur dommage.
Voyez de quels ennuis sont fêrus les mortels,
Avant que de porter sur les sacrés autels
Les palmes, les lauriers, qui les seigneurs des terres
Haussent jusqu'au cristal des rayonnantes sphères.
Pourtant je suis fâché que nous laissions cet homme
Sans qu'il soit éveillé de ce languide somme.
Mais voici son pays, aux coteaux raboteux :
Il est en sûreté, c'est le vouloir des Dieux.

125

130

FLORIDAN

Soldats, avançons-nous, sortons de cette terre,
Ulysse est garanti des hasards de la guerre,
Il sommeille à son aise, il prend le doux repos,
Sans crainte de Telephe et de tous ses suppôts.
En vain nous redoutons les rouaux de fortune,
Il est en son royaume où la paix est commune.
Nous pouvons le laisser à la rade du port
Qu'il a tant souhaité. Donc, sans autre discord,
Rentrions dans les vaisseaux, voguons sur l'Amphitrite.
On connaît ce Grégeois, on connaît son mérite :
Ne tardons en ce lieu, mettons la voile au vent.
Je sais que désormais la Reine nous attend.

135

140

145

ARLANGIN

C'est assez discouru, n'en parlons davantage,
Il est temps que chacun serre son équipage.
De cheminer plus outre il ne nous est permis :
Car nous avons été tant seulement commis 150
Pour le conduire ici, en son île d'Ithaque,
Où il sera reçu de son fils Télémaque
Et de tous ses sujets comme un roi généreux.
Il faut donc démarrer ; cinglons à qui mieux mieux.

PANARETE

Puisqu'ores il peut voir les montagnes Ithagues, 155
Il nous faut rembarquer, pour tirer aux Pheagues.

FLORIDAN

Adieu, la fleur des Grecs, or' adieu sa patrie,
Qu'il aime cent fois plus que la fertile Asie.
Vraiment, il est bien vrai que le pays natal
À ne sais quel appât sur cet homme fatal. 160

[II]

Pallas, Ulysse.

PALLAS

Délaissant le séjour des tours Cecropiennes,
Mon peuple tant aimé, mes eaux Tritonniennes,
Je viens pour secourir Ulysse, mon mignon,
Pour lui donner moyen d'entrer en sa maison.
Je veux comme je fis le menant chez Arete, 165

Le faire ores entrer finement chez Laerte.
 Mais hélas ! Je le vois de son long étendu.
 Quoi ! Quel morne sommeil harasse ta pensée ?
 Dis moi, Dulychien, qui d'une âme assurée
 As rompu des Troyens les escadrons guerriers, 170
 Et devant tous les Grecs, remporté les lauriers,
 Sans jamais succomber pour travail ni pour peine,
 Dégouttant de sueur, et basane d'arène,
 Le harnais endossé : mais ton coeur vigoureux
 Devient ores faitard, bizarre et paresseux. 175
 Sus, Dieu chasse-souci, sus, Dieu aux pieds de laine,
 Cesse d'amignoter ce puissant capitaine,
 Repasse allégrement les hauts-baissés sillons,
 Tour t'aller reposer sous tes doux pavillons.
 Ulysse, éveille-toi, Ulysse, qu'on s'éveille, 180
 Écoute mon discours, captive ton oreille.
 T'ai-je fait revenir pour être fainéant,
 Tour être un endormi, un homme de néant ?
 Tu dors, et ta moitié, las ! Pour t'être fidèle,
 N'a point fermé les yeux, depuis que tu fis voile : 185
 N'ayant aucun repos d'un tas de damerets
 Au poil adonisé, et la main tu n'y mets.
 Ceux de l'île de Same et de la haute Zante,
 Même les Ithaquois, bande en luxe vivante,
 Polybus, Antinos, Pysandre, Damastor, 190
 Eurimaque, Eocles, le fils de Polictor,
 Irus, Melanthius, les quels traîtres font rage
 De gâter tes troupeaux avec ton héritage,
 Possèdent ton palais, et tes biens rapinants,
 Sifflent, moquent ton fils et battent tes servants. 195
 Ils se jouent de toi, à leur grand avantage,
 Accroissent leurs moyens de ta perte et dommage.
 Montre-leur donc comment tu as de la valeur.
 Émousse-moi leur chef, sus, venge ton malheur.

Tout ainsi qu'un lion, aime-sang, aime-proie, 200
 Ne tient en son marcher aucun chemin ni voie,
 Aussitôt qu'il se sent de la faim oppressé,
 Il court, il rode, il voûte, au carnage pressé,
 Afin de rencontrer, l'orée d'un bocage,
 Le bétail porte-corne allant au pâturage, 205
 Et le trouvant par sort, il lui donne l'assaut,
 Et de ses pieds griffus, déchire d'un plein saut
 Les taureaux ricanants par le long des planures
 Et lieux évaltonnés des secondes pâtures :
 Tout de même je veux qu'avant beaucoup de jours, 210
 Tu bornes de par moi leur vie et leurs amours.

ULYSSE

Ha, Dame des combats, ma guerrière princesse,
 Fille du haut-tonnant, guide de ma vieillesse,
 Que je baise tes pieds, ha ! Que je baise encor
 Ta lance, ton rudache et ce crin à fil d'or. 215
 Sainte race du ciel, hé ! Suis-je encor digne
 D'apprendre de ta part d'où dépend ma ruine ?
 Toi, la terreur de Mars, daignes-tu bien, et quoi !
 Me venir consoler quand je suis en émoi ?
 Tout ainsi qu'on peut voir la nourrice qui garde 220
 Endormir son enfant, et soigneuse le garde
 Qu'il ne soit offensé, ores d'un pareil soin
 Tu te montres vers moi, m'assistant au besoin.
 Vierge, combien de fois, en dépit de Neptune
 Et des vents orageux, j'ai vaincu la fortune ? 225
 Vierge, combien de fois ton assuré conseil
 M'a été favorable, en danger tout pareil ?
 Je sais que tu connais la fin de mes affaires,
 Non par le drillement des étoiles plus claires,
 Ni par le gazouillis des prophètes oiseaux, 230

Ou te penchant dessus les consultés boyaux,
 Ains d'un rare savoir et science parfaite.
 Tu me dis ce qu'on fait chez mon père Laerte,
 Déesse, dis-moi donc, dis-moi donc la façon
 De tirer ces mignons de hors de ma maison.

235

PALLAS

Ôte-moi ces habits, cette pompe royale,
 Ôte ce coutelas, prends un vieil habit sale,
 Jains que tu veux servir, mais cependant il faut
 Savoir bien endurer.

ULYSSE

Madame, il ne m'en chaut.
 Plutôt j'endurerai cent mille bastonnades,
 Puisque me conseillez leur dresser embuscades.

240

PALLAS

Aussi je te promets qu'en après tous ces maux
 Que tu auras souffert, qu'après ces durs travaux,
 Bravement tu feras broncher l'outrecuidance
 De ces sots qui voulaient ébranler la constance
 De ta chaste moitié : car entends-tu, je veux
 Que choisissant le temps, tu te rues sur eux,
 Et là je t'aiderai. Que si tu fais, Ulysse,
 Tout ce que je t'ai dit, fortune t'est propice.

245

250

ULYSSE

Doncques non autrement qu'un taureau mugissant
 S'en va de parc en parc heurtant et tracassant,
 Sans redouter les loups tapis en leur tanière,

Il me faut les bourrer sans tirer en arrière.

PALLAS

Crois qu'ainsi tu viendras au bout de ton projet.

255

ULYSSE

Bien, vierge, vous verrez que cela sera fait.

ACTE II

[I]

Télémaque, Eumée, Philete.

TÉLÉMAQUE

Si d'un brave seigneur la prouesse admirable,
Malgré les envieux, doit être redoutable,
Si un coeur martial a jamais mérité
De buriner son nom au mont d'éternité, 260
C'est de mon père seul, le premier de la Grèce
Qui eut tant de vertu, tant de force et d'adresse,
Les Dardanes campant, que leurs hauts bâtiments
Furent bouleversés jusques aux fondements.
Néanmoins ceux de Same, hardis par son absence, 265
Ne redoutent le fer de sa guerrière lance.
Qui plus est sans raison, ils gaspillent ses biens,
Et si m'ont dechassé, comme n'étant des siens.
Ô Dieux ! Quelle douleur me plombe la poitrine,
Quand je viens à parler de l'orage et ruine. 270
Mes sens sont pleins d'horreur, je suis hors de chez moi
Aussitôt que je pense à tout leur désarroi.
Ces couards, ces mutins, sans avoir l'âme atteinte
D'un pointelant remord, m'ont-ils pas, quelle crainte,
Réduit presque au tombeau, quand j'avais entrepris 275
D'aller trouver Nestor, au conseil bien appris.

Si je savais trouver en l'Arabique terre
 Won géniteur, mon Roi, la foudre de la guerre,
 Je l'irais rechercher, pour lui conter les maux
 Que nous font ressentir ses sujets, ses vassaux. 280
 Ni l' "horreur des rochers, des lions, ni des ourses
 Ne tarderaient mes pas, ni les plus longues courses.
 Soit que dedans les cieux le perruqué brandon
 Déchasse les nuaux du coucher de Tithon,
 Pour tôt faire avancer l'aurore coutumière 285
 D'atteler les roussins du char porte-lumière,
 Ou soit qu'après son cours il baigne asens chevaux,
 Et penche son brancard vers les baltiques eaux,
 Un travail angoisseux mon coeur ronge et détire,
 Sans avoir nul repos. C'est pourquoi je désire 290
 Qu'ainsi qu'un léopard bourrelé de la faim,
 Que l'hiver a serré en un creux souterrain,
 S'éventant peu à peu, galope par la plaine
 Et dévore, cruel, l'escadron porte-laine,
 De même mon cher père alarme ces amants, 295
 Qui misérable m'ont réduit parmi ces champs.
 Je t'invoque, grand Dieu, qui forges et martèles
 Le tonnerre grondant, aux rouges étincelles.
 Je t'invoque, Phébus, qui luis de toutes parts,
 Qui écarter la nuit de tes cheveux épars. 300
 Je t'invoque, Cypris, la race de Diane,
 Toi aussi l'autre enfant de la belle Latone :
 Et vous tous, autres Dieux, témoins de ce méchef.
 Foudroyez ces tyrans et écrasez leur chef.
 Que si tel accident davantage demeure, 305
 Il me convient en bref qu'ici près vous je meure.

EUMÉE

Prince, si vous aimez ; le conseil et raison,

Ne vous fâchez jamais qu'à bonne occasion :
 Je sais qu'ils sont pervers, leurs tours assez le disent,
 Pillant, radant vos biens, et ne s'en assouvissent. 310
 Il vous faut néanmoins modérer votre coeur
 Pour demeurer un jour leur maître et leur seigneur.
 Et lors vous gagnerez un superbe trophée,
 Quand de ces corrivaux l'île sera purgée.
 J'espère que les dieux y porteront vos mains, 315
 Si bien à temps et lieu, que tous ces inhumains
 Seront exterminés et verront sur leur tête
 Pleuvoir du ciel vengeur une horrible tempête.
 Comme les louveteaux, nourris au coin d'un bois
 Par leur mère gloutonne, ayant fait plusieurs fois 320
 Aux hameaux d'alentour un extrême dommage,
 Ores mangeant un boeuf au milieu de l'herbage,
 Ores une brebis, une vache, un agneau,
 Une chèvre, ou un bouc écarté du troupeau,
 Enfin sont assommés par la rustre brigade, 325
 Après plusieurs aguets, en forme d "embuscade :
 Faites en cas pareil, espionnez leurs pas,
 Et me les dévidez aux aveugles ébats.
 Le Dieu porte-trident, après la grand' tourmente,
 Rasserène les flots et rend la mer plaisante. 330
 Les Dieux m'envoient jamais des malheurs aux humains,
 Sans leur donner aussi des remèdes soudains,
 Et jamais les méchants ne dominant sur terre,
 Sans Alcides Thébains qui leur fassent la guerre.
 Attendez, endurez, constant en chaque lieu : 335
 (Cela fait estimer un homme demi-dieu,)
 Quand il bon-bondirait trop plus de maux encore,
 Qu'il n'en sortit du vase et l'infecte Pandore.
 Les plus galants esprits sont perdus et pipés
 Et deviennent faitards s'ils ne sont occupés. 340
 Si un brave gendarme est trop en une place,

Il en rabat beaucoup de sa première audace.
 Bref ce qui est dessous la cambrure des cieux,
 Est sujet au labeur pénible et rigoureux.
 Ainsi la flamme et l'eau se choquent, se tourmentent, 345
 L'air va en contre-fil, de peur qu'ils ne s'assemblent :
 De sorte que les corps de ce globeau terreur
 Se rangent au travail, sans se montrer oiseux.
 Comme les postillons de la saison frileuse
 Assiègent le coupeau de Rhodope neigeuse, 350
 Et pensent tenir fort maugré le clair Titan,
 Qui les fait débusquer, exterminant leur camp,
 Si bien que les Sylvains, les nymphes et les fées
 Y reviennent danser à cottes agrafées,
 J'espère tout ainsi, et tels sont mes désirs, 355
 Que ce brouillard obscur, cause de vos soupirs,
 Sera bien dissipé par l'arrivée heureuse
 De votre père. Et lors fortune plus joyeuse .
 Nous rira. C'est pourquoi vous ne devez ainsi
 Vous plonger en douleurs, mais endurer ici. 360

TÉLÉMAQUE

Ha ! Quel sage conseil découle de ta bouche,
 Eumée, mon grand ami, qui de si près me touche.
 J'ai toujours bien appris que non pour autre fin
 Que pour moi, tu n'avais le discours si divin.
 Je sais qu'on doit peiner pour avoir la couronne 365
 Qu'attend un mâle-coeur, qui plus âpre rayonne
 Que le flambant soleil, dont le lustre au teint d'or
 Enrichit le pourpris des habitants du Nord.
 Voyez-vous par aussi comment, hélas ! J'endure
 Ce travail soucieux, qui si longuement dure ? 370
 Car jugeant que j'étais contraint par mon malheur
 De quitter le logis, où il ne fait plus sûr,

J'ai laissé quand et quand cette royale altesse,
 Les fragiles honneurs, et la vaine richesse.
 Tête des gouverneurs, des rois, des magistrats, 375
 Et de tous ceux qui ont les charges et États.
 C'est parmi les torrents que Tantale travaille
 Tour étancher sa soif, et qu'il s'ouvre et qu'il baille
 D'une lèvre bessonne à l'eau qu'il voit courir,
 Et ne peut, altéré, sa douleur secourir. 380
 Mais comme le Liban résiste contre Éole,
 Je ferai des efforts de fait et de parole :
 Si bien que vous oirez de leurs funestes cris
 Les astres résonner fâchés d'un tel mépris.
 Que deuil ce temps-pendant, de tant vivre en servage, 385
 Au lieu de commander dessus son héritage.
 Les pertes, les dangers s'offrent parmi ces lieux,
 Comme flambeaux ardents qui brillent dans les cieux,
 Et ne se trouve aucun qui de m'aider souhaite,
 Sinon toi (cher Eumée) avec le bon Philète. 390

PHILÈTE

Prince, surgeon sacré d'Ulysse valeureux,
 Il faut aux accidents se montrer vertueux.
 Ainsi Hercul[e], Thésée et les héros antiques
 Acquièrent grand renom parmi les Républiques.
 Les vices effrontés s'opposent aux vertus, 395
 Qui leur brisent le chef comme à monstres têtus.
 Car ainsi que la mer est souvent agitée
 Des autans furieux, et que l'onde obstinée
 Se hausse vers le ciel, ne cessant d'écumer,
 De sorte qu'on dirait que tout va s'abîmer : 400
 De même les grands rois suit l'obscur tempête,
 Et parmi leurs grandeurs vient assaillir leur tête.
 Mais comme un bon pilot[e], qui voit courroucer l'eau,

Sauve les mariniers et le voguant vaisseau,
Ainsi la galantise et sagesse d'un prince
Conserve son pays et ceux de sa province.
Ne perdez plus ainsi la chère liberté
Sans tirer ces faquins hors de votre cité.

405

TÉLÉMAQUE

Pensez que la victoire est de telle manière
Qu'elle arrive souvent aux soldats journalière,
Et traçant à l'acier le prix d'un belliqueur
On est ores vaincu, incontinent vainqueur.

410

PHILÈTE

Mettez-nous en devoir afin de les surprendre.
Vous verrez que pourrons assaillir et défendre
À pied et à chenal, carguer de près, de loin,
Reculer, arrêter, quand il en est besoin :
Pour-pensant que ceux-là, qui leur seigneur révèrent,
Et pour un bon sujet au combat persévèrent,
Mieux se démèleront des martiaux dangers
Que couards, que poltrons, que fats, que mensongers.

415

420

TÉLÉMAQUE

Ô quel comble de maux ! De voir ainsi rebelles
Nos hommes, nos cités, et sans justes querelles.
De s'en vouloir venger, nous ne sommes bastants,
Ce serait donc en pain d "y mettre notre temps.

EUMÉE

À un coeur généreux toute chose est facile,
Le plus âpre conflit ne lui est difficile.

425

On trouve bien souvent le grand nombre inutile.
 Un soldat aguerri en vaut parfois dix milles.
 L'avis et le conseil sert plus dans les armées
 Que les gros régiments d'Achille ou Thésée. 430
 Ne vous laissez donc point gagner au désespoir,
 Il vous viendra quelque heur de contre votre espoir.
 Que savez-vous si Dieu, devenu plus propice,
 Conduira point de bref en ce pays Ulysse ?
 Et tandis c'est à vous, doué d'un gentil coeur, 435
 À disposer vos gens, ainsi que le pasteur
 À souvent de coutume, arrivant sur la brune,
 De dresser ses troupeaux en l'herbeuse commune.

[II]

Les Mêmes, Ulysse.

ULYSSE

Je sens un feu brûlant, qui furète mes os
 Mon coeur et mes poumons, sans avoir nul repos: 440
 Mille et mille dangers ont dessus moi puissance,
 Avant que de ranger sous mon obéissance
 Mes cités, mes maisons au surdoré lambris,
 Que tiennent mes vassaux qui m'ont en tel mépris.
 En faveur de Pallas, dont la divine audace, 445
 Devance les beaux faits du colonel de Thrace,
 Je gravirais dessus le Caucase neigeux,
 Au travers des haliers et buissons épineux,
 Trouvant pour lui servir agréable ma peine,
 Vu que sans son secours mon entreprise est vaine. 450
 Plutôt les Neustriens aux batailles hardis
 Se laisseront frauder des guirlandes de prix,
 Que je fausse jamais d'un seul point ma promesse

Ou le commandement de ma chaste déesse.
Je veux donc achever comme j'ai commencé, 455
En équipage tel. J'ai tout bien pourpensé.
Je vais premier aux champs où mes troupeaux de bêtes
Sont gardés. Mais (ô dieux ! Je reconnais aux gestes
Mes gens que je vois là, sans beaucoup de souci,
Lesquels savent fort bien comme tout va ici. 460
Vois-je point arrêté mon serviteur Eumée ?
Si c'est lui j'entrerais dans ma cité aimée.
Je m'en vais donc à lui.

EUMÉE

Dieux ! Quel homme voilà.
J'ai grand pitié de lui voyant l'habit qu'il a. 465
Vraiment je l'attendrai.

ULYSSE

Ami, les dieux te gardent,
Et que dorénavant d'un bon oeil me regardent.
Que vous êtes heureux entre les pasteurs,
D'estre ainsi à repos sous l'ombre des ormeaux. 470
Vous oyez le babil des fontaines sacrées
Et voyez à plaisir l'émail des belles prées,
Des pentes, des rochers, nourrissons des ruisseaux,
Superbement couverts de feuillus arbrisseaux.
Vous sarmentez l'oieille, la gaie pâquerette, 475
Et joignez au pavot la pâle violette,
Tandis que vos troupeaux bricolent sur le vert.
Ce vous est un plaisir façonner a couvert
Des bouquets doux flairants, de fleurs entrelacées,
Qui rendent des odeurs diversement mêlées. 480
Vous sautez comme Pan, lorsque dedans les bois
Il désire embaucher son flageol ou haut-bois :

Un bataillon de soins ne rompt votre pensée,
 Quand mêlez l'arigot à la flûte dorée,
 Selon les sifletis et musicaux détours 485
 Des peuples emplumés qui vantent leurs amours,
 Des ailes trémoussants, ou bien quand l'un s'égayé
 À gringotter plus haut dans l'épaisse coudraie.
 Lors vous savez quels chants et quels célestes tons
 Ensembles découpaient ces chantres oisillons. 490
 Mais quand je vois du ciel la maligne influence.
 Qui épanche sur moi un Nil de déplaisance,
 De travaux et de faim, il me fait tant souffrir,
 Que je viens pour chercher quelque maître à servir.
 La nuit a pris deux fois sa capeline noire, 495
 Depuis que mon corps est sans manger et sans boire :
 C'est pourquoi je vous prie que je puisse or' aller,
 Chez Ulysse, duquel j'ai tant ouï parler.

PHILÈTE

Après tant de soupirs en forme de complainte,
 Et les cuisants ennuis qui ont votre âme atteinte, 500
 Je pense que les dieux vous donneront secours,
 Premier que le soleil parachève son cours.
 Marchés quand et quand nous, du long ces frais ombrages,
 Compagnes des forêts, des antres et riviages,
 Où broutent nos moutons, nos chèvres, nos agneaux 505
 La lambruche bâtarde et les bas arbrisseaux
 Plantez en échiquier, à l'entour des vallées,
 Des tertres, des couteaux, des plaines bigarrées
 En diverses couleurs, si bien que les Sylvains,
 Les satyres, les pans et les faunes terrains, 510
 Viennent sauter, courir dans l'herbeux pâturage,
 Où paissent nos troupeaux le serpolet sauvage.
 Sortons donc, compagnons, de ce bocage vert,

Il semble que Phebus nous appelle au couvert,
 Et hâte ses coursiers d'approcher de Nérée, 515
 En tirant les rideaux sur sa couche dorée,
 Pour permettre à la nuit de ramener aux cieux
 Les azurés flambeaux et les feux radieux.
 Déjà de l'océan el' poste brune et sombre,
 Encourtinant les cieux et les montagnes d'ombre. 520
 Il est temps de trier nos scadrons encornés
 Qui sont confusément ça et là détournés,
 Pour les mener au tect. Demain dès que l'Aurore
 Aura pris le manteau que l'Orient décore
 D'une blonde couleur, dès qu'ainsi s'avancant 525
 Ell' guidera du jour le flambeau rougissant,
 (Puisque vous désirés de voir l'hôtel d'Ulysse
 Qui est ores absent, à qui Dieu soit propice),
 Ensemble nous irons, par l'orée des bois,
 Aborder les parois du donjon Ithaquois. 530
 Là je crois que le ciel d'une grâce sereine,
 Vu que c'est votre but, vous tirera de peine,
 Et un autre dessein paisible et gracieux
 Ira vous caressant jusques dedans les cieux,
 Avecque le plaisir des riches édifices, 535
 Des chapiteaux, des tours, des thermes, des comices.

EUMÉE

Mais il faut vous résoudre aux Syrtes et aux flots,
 Car les servants y sont battus à tous propos :
 Et qui pis est encor sa femme Pénélope
 Travaille jour et nuit plus qu'un sueux cyclope, 540
 Pour se désempêtrer d'une bande d'amants
 Qu'elle amuse si bien qu'ils y perdent leur temps.
 Que si son cher mari, Ulysse, roi d'Ithaque,
 La vient jamais revoir et son fils Télémaque,

Ceux qui mangent ses biens, et à son déshonneur 545
Consomment leur jeunesse auprès son chaste coeur,
Je chante leur tombeau, je chante leur ruine,
Comme dernier ressort de leur longue rapine.
Je chante le tourment et le cruel effort.
Qui leur fera premier que de sentir la mort. 550
Ils se vautrent lascifs dans les molles délices,
Qui seront les bourreaux, leurs gênes, leurs supplices :
Et ceux que le destin sauvera des mains du Roi,
Honteux seront contraints d'aller mourir chez soi.
Les ces esprits mutins, en écumant de rage, 555
Recevront le loyer de leur superbe outrage.

ACTE III

[I]

Pénélope, Laerte.

PÉNÉLOPE

Puis-je pas bien blâmer les mouvements des cieux,
Vénus, reine d'Eryce, et son fils furieux ?

Puis-je pas maintenant a bon droit le mal plaindre
Que j'ai de ces tyrans, qui me veulent astreindre
D'adorer leur beauté, leurs grâces et leurs yeux,
Que j'ai plus en horreur que le fond stygieux ?

560

Plutôt je passerai l'inférieure rivière
Que je veuille obéir à leur vile prière.

Que faites-vous, Clotho, compagne d'Atropos ?
Venez, courez, sortez à mes faibles propos.

565

Ha ! Filles de la nuit, parfilez vos fusées,
Et m'envoyez en bref aux eaux Acherontées.

Que le fatal coton qui causera ma nuit
Soit ciselé menu et en poudre réduit !

570

Ô astres lumineux ! Ô terres ! Ô vous rivières,
Je me plains à vous, oyez donc mes prières,
Et vous pareillement, esprits tempêteux
Qui punissez les maux des hommes outrageux,
Vengez sans différer ces rigueurs, ces encombres,
Et me les engouffrez aux platoniques ombres,

575

Avec un tel fracas qu'il semble entièrement
 De glandiers ou de pins abattus par le vent.
 Jamais l'oeil Delien ne vit telle détresse,
 Passe-filant le tour de sa luisante tresse, 580
 Que l'angoisseux tourment, de quand Ulysse preux
 En qui gît tout mon bien, ce prince généreux,
 Fît voile pour ravoir la Tyndaride Hélène,
 Cause de mes ennuis et de ma dure peine.
 Pourquoi, vieillard Neptune, quand Pâris vint par mer 585
 La ravir contre droit, ne fis-tu abîmer
 Son corsaire vaisseau, et que l'eau furieuse
 Tôt ne l'engloutissait en son onde écumeuse ?
 Vous, moites déités, Panopée et Tritons,
 Pourquoi ne l'avez-vous plongé sous vos maisons, 590
 Et puis fait trébucher dans la frêle navire
 Du renfrogné Charon, nocher du bas empire ?
 Et vous, esprits venteux, qui boursoufflez les eaux,
 Qui les faites bondir par dessus les bateaux,
 Que ne le jetiez-vous dans le havre de Troie, 595
 Dès qu'il eut le vouloir de prendre ceste voie ?
 Que maudit soi Amour, ses traits et son carquois,
 Puisque par lui je perds mon loyal Ithaquois.
 Je suis incessamment sur ma toile tendue,
 Sans en pouvoir sortir que triste et éperdue. 600
 Hélas ! Mon père Icare en est bien averti,
 Et si veut que pourtant je prenne autre parti,
 Que je veuille laisser mon Ulysse, ma vie,
 Mon support, mon soulas, que j'ai cette envie,
 Que je veuille laisser mon cher prince et mon roi, 605
 Que je rompe jamais ma promesse et ma foi,
 Pour tous ces courtisans, pour ces mignons de Zante
 Et de l'île Samos, tourbe en excès vivante.
 Plutôt les monts bossus planiront leurs coupeaux
 Et suivront les dauphins aux entorses des eaux, 610

Plutôt le clair soleil ralentira sa course,
 Plutôt les sept Trions s'éclipseront de l'Ourse,
 Et plutôt de Thétis sera le flot tari,
 Que je veuille jamais avoir d'autre mary.
 Mais quoi, voici Laërte, d'une face dolente,
 Qui me cherche en tandis que seule je lamente
 La grandeur de mon mal, qui jour et nuit me point.
 Je m'en vais l'accoster (Dieu aidant) bien à point.

615

LAERTE

Ruminant à par moi les obscures tempêtes,
 Que le ciel tournoyant décoche sur nos têtes,
 Je suis presque confus et ne puis que penser
 Parmi tant de malheurs qui nous viennent frapper,
 Sinon las ! Que les Dieux colérés contre nous
 Suscitent ces amants plus sauvages que loups.
 Encore te ne plains point ma pénible souffrance,
 Pourvu que m'assuriez d'avoir persévérance,
 Contre ce Paphien, aime-jeux, aime-ébats,
 De peur que ne tombions en dédales plus bas :
 Car si vous contractiez avec eux alliance,
 Mon mal s'engrégerait, sans espoir d'allégeance.
 Par le fol Cupidon on perd l'entendement,
 Les sens et la raison avec le jugement.
 Par le fol Cupidon on n'a rien que tempête,
 Que regrets, que soupirs qui vont ronger la tête,
 Enfin pour un plaisir on a mille douleurs.
 Après son bel accueil ce ne sont que malheurs.
 N'hôtelez donc l'amour, de peur d'un tel diffame,
 C'est une grand[e] vertu de comprimer sa flame.

620

625

630

635

PÉNÉLOPE

Je ne sentis jamais si confite douceur

Que vos propos, après un si grand crève-cœur.
Cependant je ferai que le temps qui tout brise,
Ne pourra ombrager ma beauté tant exquise,
De myrte verdoyant, consacré au plaisir.
Mon père dites-moi (si vous avez loisir)
D'où s'engendre l'amour ?

640

645

LAERTE

D'une passion folle.

PÉNÉLOPE

Que peut faire l'amour ?

LAERTE

Les sages il affole.

PÉNÉLOPE

Et qu'est-ce que l'amour ?

LAERTE

Un fin enchantement,
Un doux venin couvert de morne pansement.

650

PÉNÉLOPE

Combien dure l'amour ?

LAERTE

Autant que fait la vie.

PÉNÉLOPE

Peut-il durer toujours ?

LAERTE

Mourant il reprend vie.

655

PÉNÉLOPE

Ô amants altérés, transis et souffreteux,
Secouez le fardeau que portez tant honteux.
Aussitôt que le jour a ses portes décloses
Et qu'on voit s'avancer l'Aurore aux doigts de roses,
Vous venez devers moi, sous de belles raisons,
M'appâter en vos rets et pipeurs hameçons
Mais vous gagnez autant pour votre griève peine
Que cil qui conterait le sable de Sardaigne ;
Car le dur souvenir de mon mal enduré
Va emmurant mon coeur dans un plastron ferré,
Dont ma pudicité aussi ferme se fonde
Qu'un roc Ceraunean battu du ciel, de l'onde,
Si bien qu'aucun amour en moi n'est retrouvé,
Qui ne soit vertueux et d' Ulysse approuvé.

660

665

LAERTE

Vante amour qui voudra par un docte langage,
Et le face un grand Dieu, selon son fol courage :
Pour moi je reconnais qu'il tend à décevoir
Ceux qui veulent cher eux gaiement le recevoir.
Ses traits sont si pointus qu'ils rebouchent la vue
Et rendent la raison confuse et éperdue.
Ce Thébain monsticide, Hercule vertueux,
En bref s'accouardit, devenu amoureux

670

675

D'Iole, qui sonnent le contraignent de tistre
 Et tourner le fuseau (ô changement sinistre).
 Alcide tu-géant, après avoir dompté 680
 Le monde spacieux, d'amour est surmonté,
 Et jette sa massue aux deux pieds de sa dame,
 Tour vêtir les habits d'une impudique femme.
 De Pyrame est certain l'infortuné méchef,
 Lorsqu'il trouve à l'écart le poli couvre-chef 685
 De Thyssée sanglant, au bord de la fontaine.
 Pourpensant que son coeur, que sa douce inhumaine
 Eut senti la rigueur d'un lion furieux,
 Il se tua premier, en maudissant les cieux.
 Elle après arrivant, s'extase sur la place, 690
 Et se naturant le corps, moururent face à face.
 La fille au roi de Thrace, éprise de l'amour
 Du brave Demophon, second astre du jour,
 De qui les traits mignards faisaient honte à l'aurore
 Courtisant son Titon sur l'Indique Bosphore, 695
 Pour que ce trop longtemps à Cethine se tint,
 D'un lien s'étouffa, avant qu'il en revint.
 La seule volupté, prodigue de la vie,
 Est sans aucun repos de tempête suivie.
 Ainsi mourut Héro dans les flots de la mer 700
 Auprès de Léandre qui venait pour l'aimer.
 On sait pourtant que Mycre, et Menephre, et Corebe
 Tombèrent par l'amour ès plages de l'Erebe.
 Or si les Dieux n'ont pu éviter ses attraits,
 À peine les mortels résist[e]ront à ses traits. 705
 Il contraignent Jupin de changer sa figure
 En un taureau cornu, riblant par la pâture,
 Et ce grizard Neptune, monarque de la mer,
 Ne craignit sa grandeur en cheval transformer.
 Pomone le sait bien, si fait aussi Méduse. 710
 Jadis il semonça se servir d'autre ruse

L'Atlantique courrier, et le puissant Dieu Mars,
Les faisant se ranger dessous ses étendards.
Vainquit-il pas Phebus qui aux astres commande,
Lui faisant d'un berger vêtir la houppelande ?
Que des sphères partant, plus vite qu'un ballon
Il devint amoureux, comme un autre Pluton.
Bref ce qui est au monde, et en ciel, et en terre,
Se ressent travaillé d'une amoureuse guerre.

715

PÉNÉLOPE

J'ai souffert par l'amour tant d'assauts, tant d'alarmes,
J'en ai plus supporté que les Troyens Pergames,
Qu'on ne voit de fleurs, au Printemps, dans les champs,
N'y d'épis hérissés sur les plis ondoyants
De la robe à Cerès, richement étoffée
De frisés crépillons, à la couleur dorée.

720

725

LAERTE

Prenez ; encor courage et portez les tourments,
Les pertes, les rumeurs que nous font ces amants.
Aussi vous acquerrez une grand' renommée,
Que le temps oublieux ne rendra consommée.

PÉNÉLOPE

Mon père bien aimé, je ferai que l'amour
Ne charmera les yeux qui me donnent le jour :
Vous le pouvez penser, mesurant ma constance,
Mon port et mon maintien, arcades d'assurance,
Et qui sur piédestal tiennent ma volonté
Dans les plis gardiens de ma pudicité :
Attendu que Venus n'a changé mon courage.
Depuis que j'ai tramé le fil de mon ouvrage,

730

735

Le journalier brandon a roulé dans les cieux,
 Quatre lustres entiers, son coche radieux,
 Et durant tout ce temps je n'ai point au de cesse 740
 De tistre et de filer, non sans beaucoup d'adresse.
 Aussitôt que le jour commence à s'avancer
 Et l'amie a Ceph[e] son chemin commencer,
 Chassant les petits feux de la nuit azurée,
 Je ne cesse d'ouvrer tout du long la journée. 745
 Puis alors que Phébus détourne ses chevaux
 Pour gagner le séjour des Espagnoles eaux,
 Je défais fil à fil, aux rayons de la lune,
 Ce que j'avais tissu sur ma gaze importune,
 Si bien que Cupidon, décochant ses durs traits, 750
 Perd ses coups, tant sur moi peu valent ses attraits.
 Mais qui me fâche plus, las ! Ce sont mes servantes,
 Qui portent dans leurs coeurs les dardes flamboyantes
 D'Amour porte-carquois, de chaleur enflammé,
 Qui leur a fait sentir son feu envenimé, 755
 Que perdant sentiment sur la fin de leur âge,
 Elles n'ont pu fausser l'Idalien cordage.
 Las ! Ils cuident ainsi mon courage domoter,
 Qui ne craint les canons du tonnant Jupiter.
 Agitez vos esprits, tourmentez-moi sans cesse, 760
 J'aurai pour mon secours l'effroyable Déesse
 Qui fit mourir Ajax pour avoir defloré
 La fille de Priam après son autel sacré.
 Redoutez son pouvoir, de peur qu'une tempête
 De cailloux foudroyés ne vous brise la tête, 765
 Ou que ses rais aigus de sa vue clarté
 N'empierrent vos cerveaux d'horrible cruauté :
 Car avant d'oublier de mon mari la grâce,
 Le feu, la terre et l'eau franchiront de leur place,
 Et le père des Dieux échauffé de courroux 770
 M'écrasera le chef de son foudre à tous coups.

Soeur jumelle à Phébus, chasserresse agréable,
Prends le soin de mes jours, en ce temps misérable,
Et fais que Cupidon, aveugle et furieux,
Détourne ses brandons élançés vers mes yeux. 775
Je ne puis plus souffrir l'effort de son martyre.
C'est pourquoi maintenant d "ici je me retire,
Et m'en vais au sommet de Cinthe, le haut mont,
Où les troupeaux sacrés des chastes Dames vont
Apaiser leurs ennuis, avec les Nymphes saintes 780
Et d'autres déités, toujours ensemble jointes.

LAERTE

Différez ce dessein. Je crois que votre époux
Est dedans ce château.

PÉNÉLOPE

Quoi le penseriez-vous ?

LAERTE

Il a un tel maintien, et les traits du visage 785
M'en donnent pour certain je ne sais quel présage.
Télémaque, Euryclée et les pasteurs l'ont cher
Avec le chien Argus, qui vient le caresser.
Si bien que maintenant il faut par artifice
Savoir d'eux finement si c'est mon fils Ulysse. 790

ACTE IIII

[I]

Ulysse.

ULYSSE

le sais de fil en fil l'état de ma maison.
Me reste seulement prendre l'occasion
De tuer ces rivaux, qui d'une vile attouche,
S'efforcent diffamer la splendeur de ma couche.
Sur ce flagrant délit, d'un beau sang animé, 795
Je veux donner de force au milieu, tout armé,
Les astramaçonnant d'une ardente furie,
Au péril de mon bien et risque de ma vie.
C'est trop poltroniser en habit de servant,
Il faut m'evertuer contre eux dorénavant, 800
Tout ainsi qu'un fier tigre, époinçonné de rage,
Au parmi du bétail faible et débile, enrage,
Le faisant ça et là par les pâtis courir
Sans arrêter ses pas, qu'il ne l'ait fait mourir :
Ou comme vu ragas d'eau dévalant des montagnes, 805
Romppt de son bredouillis les secondes campagnes,
Et ne peut modérer son cours impétueux,
Qu'il ne gâte les bleds et jardins fructueux,
Maugré le vain effort du criard populace,
Qui pleure son labeur, fuyant de place en place : 810

Car les vassaux qui ont leur seigneur outragé,
 N'ont jamais de repos, qu'il ne s'en soit vengé,
 Et bien que pour un temps il cèle sa détresse,
 Néanmoins son courroux incessamment le presse :
 Non autrement que l'air chargé d'un gros fardeau, 815
 Lâche débordement une tempête d'eau
 Qui tintamarre autant que grêle bondissante,
 Au profond de l'hiver sur la terre béante,
 Par l'éventail austral, qui, au ciel ténébreux,
 Effondre des nuaux l'amas obscur et creux. 820
 Ô fille de Jupin, des guerriers la princesse,
 Guide mon coutelas, seconde mon adresse,
 Et humble je t'irai offrir d'un coeur non feint
 Des présents solennels, dedans ton temple saint,
 Et près l'autel fameux où tu es adorée, 825
 Dévot j'appenderai l'honneur de ce trophée.

[II]

Pénélope, puis le messager

PÉNÉLOPE

Las ! Soit que le soleil dresse sur nous son cours,
 Ou qu'il gagne les eaux, je travaille toujours
 Sur ce que j'ai tramé de toile et broderie,
 Sans pouvoir soulager les douleurs de ma vie 830
 En aucune façon. Mais que veut ce courrier ?

MESSAGER

Ulysse a mérité le chapeau de laurier.

PÉNÉLOPE

Héraut, mon bon ami, dis moi quelle nouvelle,
Dis-la moi, je te prie, et tôt me la décèle.

MESSAGER

Chaste fille d'Icar[e], vrai modèle d'honneur, 835
C'est ores que les Dieux bornent votre langueur,
Puisque votre mari est revenu de Troie.
Io par tout Io, Madame, prenez joie.
Déjà il a fait voir d'un champion habile
Les martiaux efforts, sans si montrer débile. 840
Maugré les fiers amans, leurs targes et leurs dards,
Ulysse, mon seigneur, a saisi les remparts,
Ulysse, mon seigneur, en qui gît votre vie,
Ce jour les a punis de leur cypride envie.
C'est fait de Pisander, d'Irus, de Polycctor 845
Et même des Zantois, amis de Damastor.
L'expert Dulychien, prudent, disert et sage,
Imite le nocher adextre au navigage.
Bien que la frêle nef s'échoue sur les flots,
Il la sauve pourtant et se met à repos. 850
Ainsi ce grand héros, voyant tous ses rebelles
Vous traiter rudement avec vos gens fidèles,
Les attaque si bien, de fureur irrité,
Que ce jour il vous met en pleine liberté.

PÉNÉLOPE

Ce sont discours en l'air, et apparences folles, 855
Je ne croirai jamais vos flatteuses paroles.

MESSAGER

Voyez-vous point encor ce large coutelas
Tout empourpré de sang qui coule sur mes bras ?

PÉNÉLOPE

Ces tigres furibonds m'ont fait tant de misère,
Qu'ils fraudent mon esprit de ce qui peut lui plaire.
Mais si par la faveur du monarque des cieux
Ils étaient terrassez dans le choc furieux,
Quel rameau frondoyant, quelle sainte prière
Pourrais-je consacrer à sa vertu guerrière ?

860

MESSAGER

Madame, croyez donc qu'Ulysse, Roi fameux,
Ce jour a triomphé de tous les amoureux.

865

PÉNÉLOPE

Las ! Que le ciel vengeur me serait favorable.
S'il faisait printaner un temps si agréable.
Que de revoir encor l'inflexible destin
Se montrer devers moi d'un visage bénin,
Je quitt[e]rais mes regrets sans autre contenance.

870

MESSAGER

Vous les pouvez quitter, dessus mon assurance,
En jonchez donc la terre et d'herbes et de fleurs,
Changeant votre chagrin en grâces et douceurs,
De sorte que l'accueil, le soulas et franchise
Soient prêtes à bienveigner votre mari Ulysse.

875

PÉNÉLOPE

C'est mon tout, c'est mon bien, c'est lui seul que je veux
Honorer et servir, comme un Roi généreux,
Qui suis de ses vertus si bien enamourée,
Que nulle cavallerisse à mon âme n'agrée.
Et quand contraire avis en moi fera séjour,
Les cercles lumineux ne fassent plus leur tour.
Mais si longtemps y a qu'il tarde sa venue.

880

MESSAGER

Croyez qu'il est céans, et avant que la nue
De son manteau obscur embrunisse les cieux,
Il viendra vous trouver d'un maintien gracieux.
Ores de ses vertus la déesse emplumée
Embouche les effets de sa belle arrivée,
Avec langues et yeux, qui partout en passant
Vont de votre mari la grandeur annonçant,
Si bien qu'on sait déjà que la Dulyche trope
A mis en sûr repos la chaste Pénélope.

885

890

[III]

Ulysse, Pénélope.

ULYSSE

Pénélope, mon coeur, ma vie et mon amour,
Me voici retourné de mon fâcheux séjour,
Ha ! Que je suis content sur la fin de mon âge,
De vous revoir encor, après si long voyage.
Ô puissant Dieu Hymen, sur tes riches autels
Je ferai pétiller mille feux solennels,

895

Puisque dessous ton joug deux fois ne s'est rangée
 Ma constante moitié, d'un chacun désirée.
 Car je connais combien en mes tristes malheurs
 Tu m'as prêté l'appui de tes saintes faveurs.

900

PÉNÉLOPE

Ulysse, mon époux, las ! Que votre venue
 Depuis vingt ans passés est céans attendue.
 Durant un si long temps les superbes Zantois
 Ont jouis de vos biens, en dépit de nous trois,
 Chacun d'eux les tirait, comme j'étais seulette,
 Ils battaient Télémaq[ue], se moquaient de Laerte.
 Mais ainsi que la Palme est propre à résister
 Aux fardeaux onéreux, sans point s'acranter,
 De même ne chopant pour aucune tempête,
 Je suis en dépit d'eux votre belle conquête.

905

910

ULYSSE

Or puisque la splendeur de mes rares vertus
 A chassé Cupidon et ses monstres têtus,
 Par troublants mon état, qui gâte et précipite
 Leurs sinistres desseins aux ondes du Cocyte,
 J'ai, qui peux me vanter d'avoir été l'effroi
 De ces mignons de cour ennemis de leur Roi,
 Plus animés au sang, au butin, au carnage,
 Que tigres, que lions courant, bramant de rage,
 Trahissant leur pays, dessous l'autorité
 Qu'ils tiennent de mon sceptre et de ma royauté.
 Doncques les scélérats qui s'enflent le courage
 Contre leur prince et Roi, n'en ont que du dommage.
 Au lieu de foisonner en richesses et biens,
 Ils risquent quand et quand leur vie et leurs moyens,
 Avec les factieux qui endossent les armes,

915

920

925

Contre les preux héros résolus aux vacarmes,
Ressemblant aux géants, qui à force de bras,
Roulèrent de gros monts, cuidant d'un tel amas 930
Escalader le ciel, veillé par le tonnerre,
Et détrôner Jupin, qui les rua par terre.
Ceux qui se sont ligués contre ma majesté
Ont reçu le loyer de leur perversité:
Car jamais il ne faut follement entreprendre, 935
Contre un plus grand que soi, de peur de quelque esclandre.
La crainte du malfait accompagné du deuil,
Ne quitte les tyrans qu'ils ne soient au cercueil.
Jà la mort est leur vie, et pensent à toute heure
Qu'on va les culbuter en larvale demeure. 940
Les rebelles enfin sont, ainsi qu'une tour,
Qui porte son coupeau près la torche du jour,
Qu'on dirait qu'el' ne craint de Borée l'audace
Qui la rue toutefois et en bas la terrasse.

PÉNÉLOPE

Mon ami, je vous prie de rompre ce discours. 945
Ja déjà le soleil parachève son cours,
Et sa soeur en postant par la voûte éthérée
Dépêche devers vous le fantasque Morphée.

ULYSSE

Ce dieu n'a nul pouvoir d'assoupir mes esprits
Tandis que je vous vois, et l'eut-il entrepris. 950
Mais toutefois allons voir mon père Laërte,
Et mon fils Télémaq[ue], pour faire ensemble fête.

ACTE V

[I]

Ulysse, Télémaque.

ULYSSE

Pourquoi, destin, plutôt travailles-tu un Roi
Qu'un champêtre bouvier, le mettant en émoi ?
Ores tu sais comment le travail ni la crainte
N'ont rompu mes projets, quand j'avais l'âme atteinte
D'une chaude fureur, ruminant le pouvoir,
Qu'entre les Argiens le ciel m'a fait avoir.
Après avoir vogué longtemps sur l'Amphitrite,
Les filles de la nuit remportent mon mérite :
Car dormant j'ai songé que mon fils Télégon
Hélas ! Doit me tuer entrant dans ma maison.

955

960

TÉLÉMAQUE

Croie ; que Télégon n'en aura la puissance.
Nous pouvons rembarquer sa proterne arrogance,
Avecques la vertu de vos humbles sujets
Qui pareront le coup de tels craintifs objets.
Et vous, l'honneur des Grecs, n'avez-vous le courage
Assez brave, assez fort, pour brider cet orage?

965

ULYSSE

Ha ! Que dis-tu, mon fils, la félonne Clothon
 Achève de mes jours le filandreux coton, 970
 Le terme est déjà près, sans heure ni demie
 Des trois fatales soeurs, et la force ennemie.
 J'aperçois maintenant mes membres refroidis.
 Et de grande frayeur mornes et engourdis,
 C'est pourquoi je deviens chétif et misérable, 975
 Sans pouvoir désormais m'être plus secourable.
 Les présages futurs m'épouvantent aussi
 Et le vol des corbeaux je considère ici
 Avec croassements, que le corps m'enfrissonne.
 À leurs augures saints de bon coeur m'abandonne. 980

TÉLÉMAQUE

Ô ciel, trop importun, quels changements divers
 Tournent les beaux exploits des mortels à l'envers ?
 Avec le cours du temps toute chose s'efface,
 Ou bien en s'altérant de l'une à l'autre passe.
 Quel vite tourbillon, quel orage venteux, 985
 Coupe le fil des jours des mortels malheureux.

ULYSSE

J'aperçois maintenant que l'homme est périssable,
 Comme la fleur des champs, vermeille et délectable.
 Il peut se comparer aux feuillages divers,
 Qui touffus, qui crêpés, qui ombrageux, qui verts, 990
 Tombent de haut en bas, et perdent leur verdure,
 rDès qu'ils ont supporté d'Aquilon la pointure.
 Tel est l'instable sort du Microcosme humain.
 Il est huy bien dispos, et au tombeau demain.
 Les spectres, les grandeurs, les châteaux imprenables, 995

Occuper et perdus, enfin sont recouvrables :
Mais depuis que la Parque a tranché de nos jours
Le fatal peloton, il n'y a nul recours.
Ô Roy infortuné, ô Roi plein de misère,
N'ayant de parangon en l'Avernal repaire. 1000
Où est ce front hautain qui Hector étonnait
Et ce brave maintien qui si bien paraissait ?
Hélas ! quelle douleur, quelle tristesse amère
Engendre Télégon à Ulysse son père !
Quels regrets, quels soupirs Itaque répandra, 1005
Lorsque sur le pavé un chacun me verra
Nauré d'un coup mortel, trébuchant, misérable,
Sans jamais échapper cette plaie incurable.

TÉLÉMAQUE

Il faut se disposer afin que Télégon
Ne brasse rien de mal, entrant dans la maison. 1010
Télémaq[ue], mon cher fils, par les Dieux je t'adjure
De me favoriser.

TÉLÉMAQUE

Oui vraiment je le jure.
Allons donc mettre gens en guet de tous côtés,
De peur que ne soyons couverts d'adversite. 1015

ULYSSE

Je suis comme les cerfs, aux cornes plus rameuses,
Qui souvent malmenés par les forêts ombreuses,
Courrent de change en change, et plus sont pourchasse ;
À chevaux de relais, si bien qu'étant lassés,
Sont pressés, aux abois. Alors les chiens sans crainte 1020
Endentent dessus eux mainte sanglante atteinte.

Mais il faut m'écarter en quelque lieu désert.

{II}

Télémaque, Télégon.

TÉLÉMAQUE

Las ! Contre le destin le changement peu sert.

TÉLÉGON

Avant que le soleil à la perruque blonde
Baigne ses limoniers dedans la mer profonde, 1025
Je veux sans différer aborder le château
Du grand Laërtien, des Grégeois le flambeau.
Or voici son pays, voici ses terres sombres.
Je vois déjà du fort les tremblotantes ombres,
Les créneaux, les remparts, les fossés et les murs 1030
Qui dépitent Mavors et ses guerriers plus sûrs.
Que si quelque bravache, à la crêpe jouvence,
Pensait m'agendarmer, ou me faire défense,
Par discours ampoulés, d'entrer en la maison,
Malheur, malheur sur lui, et sur la garnison : 1035
Car j'ai si grand désir de voir mon sage père,
Qu'il n'y aura danger qui me soit adversaire.

TÉLÉMAQUE

Que c[h]erchez-vous, parlez, parlez à cette fois.

TÉLÉGON

Je veux aller dedans le château Ithaquois.

TÉLÉMAQUE

C'est assez avancé du premier que d'entendre:
La part d'où vous venez. Donc sans plus entreprendre,
Dites-nous vite votre lieu, votre nom,
Vos parents, vos aïeux, s'ils sont gens de renom.

1040

TÉLÉGON

Je suis d'Ulysse fils, dont la force est connue
De la terre, de l'onde et de l'onde chenue.
Ne soyez maintenant davantage en émoi,
Car je suis Télégon, fils de Circé et du Roy.

1045

TÉLÉMAQUE

Sus, c'est trop cajolé, sur ce qu'on vous demande.
Retirez-vous en bref, le prince vous le mande.

TÉLÉGON

J'entrerai là dedans.

1050

TÉLÉMAQUE

Quoi ! Le penseriez-vous ?
Alarme, compagnons, venez, secourez-nous.
Qu'on se mette en devoir pour avoir la victoire,
Et qu'un coup meurtrissant lui soit enfin pour gloire.
Venons donc au combat.

1055

[III]

Télémaque, Télégon, Ulysse.

ULYSSE

Hé ! Bon Dieu, tout s'enfuit.
Quels cris, quels choquements, quel cliquetis, quel bruit !
À moi, enfants de Mars, tournez, tournez visage,
Frappez, donnez dessus, qu'on ne perde courage.

TÉLÉMAQUE

Voilà mon père mort. Las ! Quel sanglant méchef, 1060
Nous revient désormais tomber dessus le chef.
Mon père, permette ; qu'ores je vous embrasse,
Et avant que mourir je baise votre face.
Hélas ! On voit à l'oeil que les pins sourcilleux
Sont plutôt fracassés du foudre impétueux, 1065
Que coudriers touffus qui portent leurs coupelles
Au profond des vallons, éloignez des étoiles.
Ainsi l'onde abayante enfondre dans les flots
Plutôt les grandes nefes que les petits bachots.
Ainsi les hauts coupeaux des scabreuses montagnes 1070
Sont plutôt eventés que le plat des campagnes.
Ainsi les gouverneurs, les princes et les Rois
Sentent plutôt la mort que simples villageois.
Je ne peux à ce corps meilleur office rendre
Que dresser un tombeau pour y serrer sa cendre. 1075

TÉLÉGON

Quoi ! J'ai tué mon père, en pensant, courageux,
Aborder le château de mes nobles aïeux.
Ô terrible courroux, sans espoir de franchise,

Ô le triste forfait très digne de reprise,
 Ô ciel par trop mobile. Hélas ! Tout le malheur 1080
 Est causé de par moi, et me navre le coeur.
 Que faites-vous, Clothon, superbe filandière ?
 Sorte ; tonne ; hurle ; déesse meurtrière ;
 Entendez mes regrets, et vos deux autres soeurs
 Accourent avec vous, terminer mes douleurs. 1085
 Je souffre plus d'ahans, d'angoisses et de peines,
 Qu'on ne saurait porter sur vos noires arènes.
 La roue où est roué le perfide Ixion
 Ne sera suffisante à ma punition.
 Des Béleides soeurs je dépîte les cribles, 1090
 Le caillou de Sisyphe et les douleurs terribles
 De l'infame Tithye, à qui pâit un vautour
 Le foie renaissant, havement à l'entour.
 Je dépîte les fouets des frères Euménides
 Et l'affamé troupeau des oiseaux Stympthalides. 1095
 AEque doit trouver des supplices nouveaux
 Qui puissent égaler la grandeur de mes maux.
 Sus donc, monstres hideux, qui tenez le rivage
 De l'Enfer Averno, plein d'horreur et de rage,
 Virez, tournez, riblez à mes funestes cris, 1100
 Et venez sans tarder des antres plus noircis,
 Grondants, jappant, hurlant d'une façon terrible,
 Sans séjourner la bas dans le manoir horrible.
 Tisiphone, Alecton, Mégère, aux noirs cheveux,
 Vous voulez, vous, dormir, non, non je ne le veux ; 1105
 Non, dis-je, je ne veux, furies Coccythides,
 Que vous soyez toujours de vous trois homicides.
 Vous ombres, vous serpents, vous Hydres, vous pythons,
 Entrouvrez le conduit de vos gosiers gloutons.
 Ne craignez d'aborder, enfler d'énorme vice. 1110
 Il faut que Télégon vous serve d'exercice.
 Vous aussi, vous, Démons, fourriers du vieil Charon,

Laisser vos lits ferrer dans le triste Acheron.
 Vous spectres, vous marais, vous chien à triple tête,
 Vous paniques terreurs, redoublez la tempête, 1115
 Accablez-moi ici, et les affreux esprits
 Apaisent la rigueur de mes sombres ennuis.
 Vous, race d'Apollon, qui redorez le monde,
 Poussez-moi sous les flots de Nérée profonde.
 Vous, Hécate, à trois noms, déesse des forêts, 1120
 Faites tomber sur moi des accidents épais.
 Et vous, astres errants, privez-moi de lumière,
 Sans plus me torturer d'une telle manière.
 Mon fait vous est ouvert, vous le savez, Pluton,
 Et vous, tous autres dieux, chacun en son canton. 1125
 Il faut que Radamante et Minos implacable
 Devisent donc entre eux de mon mal déplorable,
 Et qu'ils cherchent partout et gênes, et travaux,
 Pour moi quand je serai dans leurs obscurs caveaux.
 Quoi ? Faut-il que mon bras ait fait ce parricide ? 1130
 Faut-il qu'il soit, hélas ! De mon père homicide ?
 Je veux tôt le punir en maudissant les cieux,
 Le tonnant Jupiter et les monstres aqueux.
 Ha ! Méchant coutelas, tu m'as bien montré comme
 Est hasardeux un coup, lâché dessus un homme, 1135
 Faute qui me poignarde et detrench[i]e le coeur,
 Me causant à jamais une amère rancueur,
 La terre en a dépit et la mer et le pôle,
 Et ne se trouve rien qui ça bas me console.
 Enfin je veux tenter quelle sorte de mort 1140
 Je dois en bref choisir, sans qu'un pâle remord
 Me ronge le cerveau et toujours me pointelle
 Les flancs et, les poumons d'une passion telle.
 Tant plus que je séjourne en ce tapis herbeux,
 De tous cotés les maux s'offrent devant mes yeux. 1145
 C'est trop, c'est trop penser à ce que je dois faire,

Tardant le coup fatal de ma main sanguinaire.
Sus donc, acier tranchant, sus donc, dague mutine,
Fais couler un ruisseau de sang de ma poitrine.
Quoi ! Dois-je me tuer ou prolonger mes jours ? 1150
Dois-je me retirer des lugubres séjours ?
Il me semble pourtant qu'il vaut mieux que la Parque
Diffère à m'envoyer en le styrgienne barque,
Vu qu'on dit qu'il ne faut d'un mal en faire deux.
Pourquoi je veux laisser ces tertres raboteux. 1155
Afin de me tirer aux fins de l'Italie,
Pour y passer mon deuil le reste de ma vie.
Hélas ! Je ne pensais, la porte envisageant,
Tramer un tel malheur de mon bras inconstant.
Je vous supplie, forêts, vents, grottes et rivages, 1160
Lamentez avec moi par les monts et boccages.
Et vous, langarde Echon, rechantez dans les bois
Les cris que j'éventrai de l'estomac pantois,
Ains incontinuellement que je sanglote et pleure
Jusqu'à tant que je sois en la pâle demeure. 1165